3 1761 08266098 6

Laurençot, Charles Henri
Ladislas
La nouvelle Clary

PQ
2330
L65N6

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lanouvelleclaryo00lo

LA

NOUVELLE CLARY,

OU

LE RETOUR AU VILLAGE,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES;

PAR MM. LÉONCE ET PETIT,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 14 MARS 1829.

PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
PALAIS-ROYAL,
GALERIE DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS, Nos 2 et 3,

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BERTRAND, ancien militaire.....	M. DEROUVÈRE.
MARGUERITE, sa femme.....	Mme GUILLEMIN.
THÉRÈSE, leur fille aînée.....	Mlle CLARA.
MARIE, leur fille cadette.....	Mme THÉNARD.
JULIEN, jeune fermier.....	M. FÉDÉ.
JOLIBOIS, soldat en permission, frère de JULIEN	M. ARNAL.

OUVRIERS, PAYSANS, PAYSANNES.

PQ
2330
L65N6

La Scène est dans un Village.

LIBRARY
OCT 12 1973
UNIVERSITY OF

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour, Paris, le 13 février 1829.

Le Chef du Bureau des Théâtres,
COUPART.

Imprimerie de GIRASSAIGNON, rue Gît-le-Cœur, n.

LA

NOUVELLE CLARY,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le devant d'une ferme. — A gauche, la maison et ses dépendances. — Au deuxième plan, la porte d'une grange, éclairée au dedans. — De l'autre côté, quelques arbres, une haie de clôture; ça et là quelques objets représentant l'attirail d'une grosse ferme. — Au fond, une porte. — Il ne fait pas encore jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOLIBOIS, JULIEN, PAYSANS.

(*On entend un refrain chanté en chœur par les batteurs qui sont dans la grange; il est répété par les vaneurs du dehors. — Jolibois est assis à droite, et les regarde travailler.*)

CHŒUR *du marché de la Muette.*

Allons, mes amis, travaillons,
Demain nous nous reposerons;
Le jour n'est pas loin, dépêchons,
Bientôt nous nous divertirons.

JULIEN, *regardant une croisée de la ferme.*

Demain... tu seras donc à moi,
Chèr' Marie!... En pensant à toi,
Comme je sens battre mon cœur,
D'amour, d'espoir et de bonheur.

TOUS.

Allons, mes amis, travaillons,
Demain nous nous reposerons;
Le jour n'est pas loin, dépêchons,
Bientôt nous nous divertirons.

JOLIBOIS, *s'étendant.*

Courage, mes amis, ne nous endormons pas.

JULIEN.

C'est ça... n'as-tu pas honte de dire aux autres de travailler, et de rester les bras croisés... paresseux.

JOLIBOIS.

Quand on est en congé, c'est pour se reposer, et puis ça m'incommode; ils m'ont tant fait tenir droit au régiment, que quand je me baisse pour travailler, ça me fait mal à l'estomac.

JULIEN.

Tu n'as pas tant de mal que de paresse.

JOLIBOIS, *se levant.*

D'ailleurs je suis en règle; j'ai une une excuse valable. Tu n'es pas raisonnable: si je n'ai pas travaillé personnellement, je ne m'en suis pas moins sacrifié toute la nuit. Je vous ai encouragés, je vous ai chanté toutes mes romances de casernes; je vous ai raconté...

JULIEN.

Tes campagnes?

JOLIBOIS.

Je n'ai pas dit mes campagnes; mais vous savez aussi bien que moi toutes les histoires du régiment, et quand je n'aurais fait que vous verser à boire régulièrement tous les quarts d'heure..,

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *à part.*

O ciel! que de monde! Comment rentrer?

JOLIBOIS.

Et de porter la santé de ta chère Marie, ta fiancée.

MARIE, *à part.*

On a prononcé mon nom.

JULIEN, *montrant une croisée.*

Chut... elle est là; elle dort bien tranquillement... Allons, puisque tu n'es bon qu'à ça, donne moi la bouteille, et ensuite tu la passeras à ces braves gens.

JOLIBOIS, *se levant.*

Tu as raison! faut s'humecter; mais où diable est-elle cette chère amie? (*Il cherche à tâtons du côté de la haie.*) Ah! je la tiens.

(*Il boit à même la bouteille. — Pendant qu'il démasque l'entrée de la ferme, Marie traverse la scène, et se glisse sur la pointe du pied dans la maison.*)

JULIEN, *se retournant.*

Qu'est-ce que tu fais donc là?

JOLIBOIS.

Moi, rien, je regarde si c'est bien ça. (*Il passe la bouteilles aux vanneurs.*) A vous, camarades! Frère, j'ai deux mots à te dire.

MARIE.

Je suis sauvée.

JULIEN.

A moi?

JOLIBOIS, *à la gauche de Julien.*

Toute la nuit j'ai pensé à toi: tu n'es pas encore marié, il est encore temps de réfléchir. L'amour, vois-tu, est un commandant bien capricieux, et la femme un petit caporal pas mal exigeant.

JULIEN.

Où veux-tu en venir?

JOLIBOIS.

Je ne dis pas que ta future ne soit pas gentille, c'est même un assez joli camarade de chambrée; mais je ne sais pas, j'aurais pas aimé cette femme là; elle est triste comme un réveil matin. Il y a quelque chose, c'est sûr.

JULIEN.

Il y a de l'amour pour moi.

JOLIBOIS.

Pour toi ?

JULIEN.

Et puis, quelle bonne famille !...

JOLIBOIS.

Tous braves gens ! ça n'empêche pas que la mère est un peu faible; elle gâte sa fille : aussi elle est un peu mijaurée; ça fait sa dame..

JULIEN.

Je suis bien sûr d'être heureux avec elle, nous ne nous sommes jamais quittés; nous nous aimons dès l'enfance.

JOLIBOIS.

C'est peut-être bien tant pis.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Je sais très bien, qu' si l'on t' rendait justice,
Tout ce temps-là devrait t'être compté;
Mais l'sentiment, c'est pas comm' le service;
On a pour soi peu d' chose, en vérité,
Lorsque l'on n'a que l' droit d'ancienneté;
On est dup' de ses espérances;
Car, le plus souvent, c' diable d'amour,
Préfère ses amis d'un jour,
A ses plus vieilles connaissances.

JULIEN.

Bah ! je ne m'effraie pas, je suis sûr d'elle : d'ailleurs je l'aime.

JOLIBOIS

Ça finit là, c'est clair; mais à ta place j'aurais mieux aimé la sœur aîné.

JULIEN.

Thérèse ?...

JOLIBOIS.

Oui, Thérèse; c'est ça qui t'aurait fait une bonne femme de ménage : ça travaille, ça a de l'ordre; avec une femme comme ça, t'aurais pu te reposer toute la journée.

JULIEN.

C'est donc bien la femme qu'il te faudrait? que ne l'épouse-tu?

JOLIBOIS.

Ah bien oui. Le militaire est naturellement galant avec le

sexe ; mais pour le mariage, absent. J'aime trop ma liberté pour la sacrifier à une femme.

(*Le jour vient. — Les ouvriers sortent de la grange et les entourent.*)

JULIEN.

Ce te va bien de parler de liberté, toi, un soldat !...

JOLIBOIS.

Moi, je ne dépends que de mes devoirs.

JULIEN.

Et de te chefs...

JOLIBOIS.

Pas de tous.

JULIEN.

Du capitaine ?

JOLIBOIS.

C'est vrai.

JULIEN.

Du lieutenant, du sergent, du fourrier, du caporal, que sais-je ?

JOLIBOIS.

Oh ! le caporal, avec un petit verre, on le fait encore joliment aller.

JULIEN.

Et l'exercice ?

JOLIBOIS.

Oui, depuis cinq heures jusqu'à dix heures. J' t'assure que c'est amusant. Après ça, plus rien à faire, que de nettoyer le fourniment, de passer la parade à midi, de répondre à l'appel de deux heures, d'être rentré à sept, couché à huit. Du reste, on est libre, quand on n'est pas de garde ou consigné au quartier : on est libre d'aller où on veut, de faire ce qu'on veut, avec des permissions, pourvu qu'on n'entre pas au Palais-Royal, et qu'on ne sorte pas de la barrière.

TOUS.

Belle liberté !

JOLIBOIS

La liberté avant tout. A la dernière inspection, n'ont-ils pas voulu me faire entrer dans la cavalerie, parce que je suis joli homme.

JULIEN.

Eh bien!...

JOLIBOIS.

AIR *du Verre.*

D'un tel honneur, j' suis peu jaloux;
J'ai r'fusé net cet avantage;
La cavalerie, entre nous,
C'est presque comm' le mariage;
On est esclave dans cet emploi,
On est deux... et c'est fort maussade;
Car, avant de penser à soi,
Faut penser... à son camarade.

BERTRAND, *dans la maison.*

Allons, enfans, voilà le jour.

JULIEN.

Le père Bertrand! chut, ne parlons plus de ça.

JOLIBOIS.

Ce que j'en ai dit là ne m'empêchera pas de danser à ta noce; je suis bon frère, avant tout.

SCÈNE III.

JULIEN, BERTRAND, JOLIBOIS.

BERTRAND.

Ah ça, nous allons rentrer la paille, les grains.

JULIEN.

C'est fini, père Bertrand.

BERTRAND.

Comment, Julien? (*Il regarde la grange.*) Dieu me pardonne, vous avez travaillé toute la nuit.

JOLIBOIS.

Voilà comme nous sommes, nous autres, nous faisons des surprises...

JULIEN.

C'est tout naturel, nous n'avions plus rien à faire à la ferme, j'ai amené mes batteurs, pour qu'à votre réveil nous n'ayons plus à nous occuper que de mon bonheur! c'était encore travailler pour moi!

BERTRAND, *lui serrant la main.*

Ce cher Julien! tu peux bien te vanter d'être le plus brave garçon!.. aussi je suis tranquille, tu rendras ma fille heureuse, et moi je ne te changerais pas contre un gendre tout cousu d'or. D'ailleurs je l'avais promis à ton père, et un vieux soldat n'a que sa parole.

JOLIBOIS.

C'est vrai: vous avez servi aussi, père Bertrand?

BERTRAND.

Vingt-ans.

JOLIBOIS.

De votre temps, le *maximum* n'était donc pas de huit ans?

BERTRAND.

Ah bien, oui! il était bien question de *maximum*!

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

L'orage alors grondait sur notre tête,
Point de semestr' de temps de garnison;
Le plus souvent, nous n'avions de retraite,
Que cell', morbleu! qui nous v'nait du canon.

JOLIBOIS, *gaîment.*

C'est un gaillard qui trait' mal l'uniforme;
Quoiqu' pour huit ans je me sois engagé,
J'aim' mieux jamais n'obtenir ma réforme,
Si ça doit êtr' lui qui sigu' mon congé.

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, JULIEN, BERTRAND, MARGUERITE, JOLIBOIS.

MARGUERITE.

Allons, Bertrand, la soupe est prête; appelle les ouvriers.

BERTRAND.

La soupe! elle est pour ceux qui l'ont gagnée... Julien, mes amis, à table. (*On se dispose à rentrer à la ferme.*) Ah! ça, femme, tu as fait toutes tes invitations pour la noce?

MARGUERITE.

J'ai invité tous les fermiers, tous les notables de l'endroit.

JULIEN.

Un jour de bonheur, il ne faut oublier personne : avez-vous pensé au juge de paix, au percepteur ?

MARGUERITE.

Oui, mon garçon.

JULIEN.

Et le fils de M. de Mirval qui, depuis quelque temps, habite le château ?...

BERTRAND.

M. Édouard ?

JOLIBOIS.

Ah! Riche... Riche...

MARGUERITE.

D'abord, il n'est pas ici.

JULIEN.

Mais, les gens du château m'ont dit qu'on l'attendait d'un moment à l'autre.

MARGUERITE.

Et puis, je n'aurais pas osé...

JULIEN.

Si fait; il faut l'inviter, il n'est pas fier.

JOLIBOIS.

Tiens! je crois bien, une noce...

JULIEN.

Sans compter qu'il est plein d'attentions pour Marie; il n'y a pas de dimanche qu'il ne la fasse danser.

THÉRÈSE.

Il est vrai qu'il est bien aimable avec toutes les jeunes filles.

JOLIBOIS.

On connaît ça : c'est des enjoleurs.

JULIEN.

Vous étiez là, Mam'zelle Thérèse?... Demain, je dirai Thérèse tout court... vous serez ma petite sœur.

THÉRÈSE.

Oui, M. Julien, je serai votre sœur.

JULIEN.

Me promettez-vous de bien m'aimer?

THÉRÈSE.

Oh ! je vous le promets.

JULIEN.

Pour moi, je le sens là... je vous aime déjà comme une sœur.

THÉRÈSE.

Je tâcherai... oui, je vous aimerai de même.

JOLIBOIS, *qui se trouve à droite de Thérèse.*

Je fais une réflexion : puisque vous allez être la sœur de mon frère, vous serez aussi la mienne ; alors, vous ne refuserez plus de m'embrasser? (*A part.*) C'est pas maladroit, d'avoir glissé ça.

THÉRÈSE.

Nous verrons.

BERTRAND, *à Julien qui cherche des yeux sa prétendue.*

Je sais bien ce que tu cherches ; mais tu perds ton temps. Elle ne paraîtra pas ce matin... c'est l'histoire de toutes les jeunes filles qu'on marie.

JOLIBOIS.

C'est ça, elles font les honteuses, et puis après...

BERTRAND.

Allons, à déjeûner.

CHŒUR.

Reprise du Marché de la Muette.

Amis, la nuit vient de finir,
Le jour ramène le plaisir :
Songeons à bien nous réjouir,
Amis, il faut se divertir.

(*Ils rentrent tous dans la ferme, excepté Marguerite et Thérese.*)

SCÈNE V.

THÉRÈSE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Oh ! quel brave garçon, que ce Julien !

THÉRÈSE.

Oui ; il est impossible d'être meilleur.

MARGUERITE.

Ton tour viendra : nous te marierons à un homme comme lui.

THÉRÈSE.

Comme lui... comme Julien... s'il est possible.

MARGUERITE.

C'était à toi de te marier la première... Mais tu n'en veux pas à ta sœur?

THÉRÈSE.

Je suis contente... Je suis sure qu'elle sera heureuse.

MARGUERITE.

Mais où est-elle donc?

THÉRÈSE.

Marie?

MARGUERITE.

Tu dois le savoir?

THÉRÈSE.

Je ne le sais pas.

MARGUERITE.

Comment? ce matin elle n'était pas dans ta chambre?

THÉRÈSE.

Non, ma mère.

MARGUERITE.

Où peut-elle être?

THÉRÈSE.

Vous paraissez inquiète ; je vais la chercher.

MARGUERITE.

La voici!

SCÈNE VI.

THÉRÈSE, MARGUERITE, MARIE, *sortant de la ferme.*

MARGUERITE.

Un jour comme celui-ci, tu n'as pas encore embrassé ta mère... (*Marie s'approche de Marguerite pour l'embrasser.*) Mais qu'as-tu donc? tu as pleuré?... ce sont tes vêtemens d'hier?

MARIE.

Oh! ma mère!

MARGUERITE.

Allons, n'ai-je plus ta confiance?

AIR *de Montano.*

Parle moi,
Sans effroi.

MARIE, *à part.*

A peine, hélas! si je respire.

MARGUERITE.

Parle moi,
Sans effroi;
Ma chère enfant, rassure-toi.

MARIE.

Je suis prête à tout dire;
Mais à vous...

MARGUERITE, *à Thérèse.*

Tu l'entends.
Laiss' nous...

THÉRÈSE.

J' me r'tire.
A part. D'où viennent ses tourmens?

ENSEMBLE.

MARGUERITE ET THÉRÈSE.

Je le voi, (*bis.*)
Tous bas, hélas! elle soupire,
Je le voi; (*bis.*)
Mais qui peut causer son effroi?

MARIE.

Quel effroi! (*bis.*)
A peine, hélas! si je respire;
Quel effroi (*bis.*)
Ici me trouble malgré moi!

THÉRÈSE, *en s'éloignant.*

Elle épouse Julien, et elle n'est pas heureuse!

(*Elle rentre dans la ferme.*)

SCENE VII.

MARGUERITE, MARIE.

MARGUERITE.

Eh bien, nous voilà seules...

MARIE, *à part.*

Je suis toute tremblante.

MARGUERITE.

Pourquoi si loin de ta mère?... Dans mes bras... là, sur mon cœur. Autrefois, tes chagrins étaient dissipés lorsque tu m'avais embrassée.

MARIE.

Vous ne me repousserez pas?

MARGUERITE.

Te repousser! toi, Marie! pour qui j'ai toujours eu un sentiment de préférence, bien injuste, sans doute; car cette bonne Thérèse ne mérite pas moins que toi toute ma tendresse.

MARIE.

Oui, vous êtes bonne.

MARGUERITE.

Allons, du courage.

MARIE.

C'est aujourd'hui... dans un instant...

MARGUERITE.

Eh bien?

MARIE.

Oh! vous ne me forcerez pas à l'épouser...

MARGUERITE.

Qu'entends-je? tu refuses d'épouser Julien?... Ah! ma fille!...

AIR : *Epoux imprudens!*

Pour toi, tu connais ma tendresse;
Mais, à tes vœux je ne puis consentir,
Hélas! ma coupable faiblesse,
Te conduirait au repentir,
C'est à moi de le prévenir.
Que de regrets, oh! ma chère Marie!
Quand par sa faute, on perd imprudemment,
Pour un caprice d'un moment,
Le bonheur de toute la vie!

MARIE.

Ce mariage est impossible!

MARGUERITE.

Impossible! N'est-ce pas toi qui as choisi Julien? Julien que tu aimes depuis ton enfance...

MARIE.

Je l'aimais...

MARGUERITE.

Tu ne l'aimes plus?... Ma fille, n'en aimerais-tu pas un autre?...

MARIE.

Ne m'interrogez pas.

MARGUERITE.

Malheureuse enfant! Et tu n'oses le nommer...

MARIE.

Plus tard; si mon père consent à rompre...

MARGUERITE.

Avec Julien... jamais!

MARIE.

Vous le fléchirez.

MARGUERITE.

Mes prières seraient inutiles.

MARIE.

Sauvez-moi! empêchez ce mariage... je n'y survivrais pas!

BERTRAND, *appelant dans la coulisse.*

Marguerite! Marguerite!

MARGUERITE.

Ton père m'appelle: je vais lui parler, mais je crains bien de ne rien obtenir.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

MARIE, *seule.*

Quelle sera sa réponse?... que faire s'il me refuse? Edouard n'est pas là pour soutenir mon courage... Comment, sans lui, supporter le courroux de mon père? comment résister aux larmes de ma mère?.. Dans mon impatience, cette nuit, je suis allée au château... personne... Sur la route, personne... et cependant, il devrait être de retour; sa lettre me le disait. (*La prenant.*) Elle est toujours là. (*Elle lit.*) « Ce mariage ne se fera pas, je saurai l'empê-
» cher... Compte sur moi; j'arriverai à temps pour pré-

» venir la colère de ton père... S'il est inexorable, sois » prête à me suivre. Tu connais mon anneau: dès que tu le » verras, fuis, je te l'ordonne. Tu le dois à toi, à moi, à » Julien que tu tromperais... » Je lui obéirai; m'eussent-ils déjà conduite aux pieds des autels! je trouverai assez de force pour le rejoindre.

AIR : *Que n'ai-je encor ma richesse?* (de Caleb.)

Mais quelle frayeur subite,
Ici s'empare de moi?
Je sens mon cœur qui palpite,
Je voudrais pleurer, je croi.
Ah! chassons mes alarmes : } *bis.*
Si je pleure en ce jour }
L'Amour sèchera les larmes,
Que fait couler l'Amour.

SCÈNE IX.

MARIE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *accourant.*

Marie, que viens-je d'apprendre?... Ma mère...

MARIE.

Eh bien?

THÉRÈSE.

Est-il vrai? tu n'aimes plus Julien?

MARIE.

Il a toute mon amitié.

THÉRÈSE.

Rien que ton amitié?

MARIE.

Il méritait peut-être davantage.

THÉRÈSE.

Oui, il est si bon!... Mais l'amour ne se commande pas... Il y a bien loin de ce sentiment à l'amitié, et puisque tu n'as pour lui que de l'estime...

MARIE.

Tu m'approuves?

THÉRÈSE.

Je n'approuve rien.

MARIE.

Cependant la joie qui brille dans tes yeux...

THÉRÈSE.

Sans doute je suis contente, puisque ce mariage ne devait pas faire ton bonheur.

MARIE.

Toi! je suis bien sure que tu m'aimes et que tu m'aimeras toujours?

THÉRÈSE.

Oui, toujours... et depuis un instant il me semble que je t'aime encore davantage. Jamais je ne me suis si bien trouvée au près de toi.

SCÈNE X.

MARIE, JULIEN, THÉRÈSE.

JULIEN.

La voilà! quelle est jolie, ma femme!

MARIE.

Ciel! Julien!

THÉRÈSE.

Il était là!

JULIEN, *s'approchant.*

Oui, j'étais là, et j'y serais resté toute ma vie, je crois, à vous admirer.

MARIE.

Monsieur...

JULIEN.

AIR *de Céline.*

Ne parlez pas, je vous en prie;
Vous voir, c'est assez pour mon cœur;
Si j'entends cette voix chérie,
Comment supporter mon bonheur?
Ah! si déjà mon cœur soupire,
Rien qu' de penser à ce que j' voi,
Que sera-ce quand j' pourrai m' dire :
Tous ces trésors là sont à moi.

THÉRÈSE, *à part.*

Pauvre Julien!

JULIEN, *prenant la main de Marie.*

Votre main tremble, la mienne aussi; mais rassurez-vous, elle ne tremblera pas s'il faut jamais vous protéger ou vous défendre.

MARIE, *à part.*

Comment lui dire...

JULIEN.

C'est drôle; la peine et le plaisir ont les mêmes apparences... on pleure de joie, on pleure de tristesse... et la rougeur qui dénonce le coupable est aussi, comme à vous, Mam'zelle Marie, la plus belle parure de l'innocence.

MARIE.

De grâce...

THÉRÈSE.

Pauvre sœur! quel doit être son embarras! Courons prévenir ma mère.

(*Elle rentre dans la ferme.*)

JULIEN.

Quand on s'aime comme nous deux, on n'a pas peur de dire le oui. Jamais Monsieur le maire ne l'aura entendu prononcer d'aussi bon cœur. Nous serons heureux! Nous ne serons pas riches; mais ce n'est pas la fortune qui fait le bonheur! Le peu que j'ai est à vous. Nous aurons toujours assez; et s'il nous vient des enfans, on trouvera encore de quoi les nourrir.

AIR *des Scythes.*

Un riche, un grand, suivant la loi commune,
Pour l'ordinair', ne voit en ses enfans,
Qu' les héritiers de son nom, d' sa fortune;
De les aimer à pein' s'il a le temps:
Moins il en a, mieux c'est pour lui, j' comprends;
Nous qui n'avons pas de titr' à transmettre,
Mais bien le temps d' chérir nos nouveaux v'nus,
Qu'ils viennent donc! Chaqu' enfant qu' j' verrai naître,
Je me dirai: c'est un ami de plus!

C'est aujourd'hui que va commencer mon bonheur; qu'un baiser en soit le gage.

MARIE.

Laissez-moi,

JULIEN.

C'est le premier.

MARIE.

Jamais !

JULIEN.

J'attendrai encore. Heureusement que dans une heure....

MARIE.

M. Julien, écoutez-moi...

SCÈNE XI.

JULIEN, MARIE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ma fille, ton père ne veut rien entendre.

MARIE.

Grand dieu !

MARGUERITE.

Au premier mot, la colère s'est peinte sur son visage.

MARIE.

Je suis perdue !

JULIEN.

Qu'avez-vous, Mam'zelle Marie ?

MARIE.

Mon père...

MARGUERITE.

N'espère pas le fléchir.

JULIEN.

Le père Bertrand ?... Est-ce qu'il vous refuserait quelque chose un jour comme celui-ci ? (*Allant à Bertrand qui entre.*) Ah ! ça, père Bertrand, est-ce pour tout de bon que nous nous fâchons ?

SCENE XII.

MARIE, JULIEN, BERTRAND, MARGUERITE, THÉRÈSE.

BERTRAND.

Julien ici!

MARGUERITE, et THÉRÈSE, *allant à lui.*

Il ne sait rien.

JULIEN.

Père Bertrand, j'ai promis à Mam'zelle...

MARIE.

Arrêtez, M. Julien, ce n'est pas à vous à parler pour moi.

JULIE, *à Marie.*

Le moment n'est pas favorable... mais plus tard...

MARIE.

Oh! je vous en supplie!

BERTRAND.

Ma fille connaît ma volonté.

JULIEN.

Quel air sévère!

BERTRAND.

Je veille à son bonheur; elle doit s'en rapporter à moi... Jamais, peut-être, je ne lui ai donné une si grande preuve de mon affection.

JULIEN.

Voyez ses larmes.

BERTRAND.

Un jour elle me remerciera de ce que je fais pour elle.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JOLIBOIS, *qui vient du dehors.*

JOLIBOIS, *prenant le milieu de la scène.*

Faites-moi l'amitié de me dire si vous avez souvent vu quelque chose de plus beau que ça?

THÉRÈSE.

Oh! que c'est joli!

(*Marie remonte la scene. — Elle est dans la plus grande agitation, et parait attendre l'arrivée de quelqu'un.*)

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est donc que ça?

JOLIBOIS.

C'est ce que nous appelons vulgairement une corbeille de mariage.

JULIEN.

Quel rapport...

JOLIBOIS.

Vois-tu, frère, c'est une allégorie: ça veut dire que le mari est obligé de loger, d'habiller et d'héberger sa femme; de lui donner tout ce qu'il lui faut, et que la femme n'a qu'à recevoir... c'est la mode.

THÉRÈSE, *en passant.*

Voyons, voyons!

JOLIBOIS.

Donne-moi une chaise. Vous verrez tout aussi bien quand ça sera posé là dessus, et moi, ça ne me fatiguera pas tant.

JULIEN.

Comment, frère, c'est toi qui t'es mis en dépense?

JOLIBOIS.

Moi!... C'est bien avec une haute paie d'un sou par jour... celle d'un caporal n'y suffirait pas.

THÉRÈSE, *cherchant dans la corbeille.*

Viens donc voir, Marie. Oh! comme c'est riche!

MARIE, *à part.*

C'est d'Edouard.

JOLIBOIS.

Je parie que vous avez deviné d'où ça vient? Il ne faut pas rougir pour ça... C'est bien honnête à M. de Mireval.

MARIE.

Il est ici!...

BERTRAND.

M. de Mireval?.. Je ne comprends pas pourquoi il nous fait un si riche présent.

JULIEN.

En effet...

THÉRÈSE.

Des schals! des dentelles! Oh! la jolie bague!

MARIE, *à part.*

Une bague!

JULIEN, *la lui présentant.*

Ah! pour ça, c'est un joli cadeau de noce... Voyez, Mam'zelle Marie.

MARIE, *à part.*

C'est son anneau!

BERTRAND.

M. de Mirval n'y pense pas... de pareils présens à une villageoise!...

JULIEN.

L'anneau, je ne dis pas... mais le reste, faut être juste, c'est trop beau pour la femme d'un laboureur.

JOLIBOIS.

Il est vrai que pour aller à la charrue...

BERTRAND, *à Marie.*

Chacun sait que ni moi, ni Julien, n'avons le moyen de t'acheter de semblables ajustemens; ta mère n'en a jamais porté de pareils, et pourtant nous avons toujours fait bon ménage... N'est-ce pas, femme?

(*Marie l'écoute à peine, et paraît préoccupée.*)

MARGUERITE.

Allons, mon enfant, du courage.

JULIEN.

Consolez-vous, Mam'zelle Marie; vous n'avez pas besoin de tout cela pour être jolie.

JOLIBOIS.

Père Bertrand, un malin a dit: la politesse est fille de l'honneur... une honnêteté en demande une autre... On vous paie bouteille, si vous savez vivre, vous rendez au moins un petit verre; or, dans le cas présent, M. de Mireval a voulu vous faire une politesse, puisqu'il est ici, le moins que vous puissiez faire, c'est de l'inviter...

BERTRAND.

C'était notre intention. J'y vais, et je lui ferai comprendre les motifs de notre refus.

JOLIBOIS.

Père Bertrand, ça me regarde... c'est moi qui ai apporté la corbeille, et je ne veux pas qu'il pense...

BERTRAND.

Eh bien! tu me feras plaisir... J'ai tant d'autres choses à faire.... Ma fille, je compte sur ton obéissance. Allons, femme, viens m'aider.

AIR *du Siège de Corynthe.*

Dépêchons-nous, l'heure s'avance,
Et nos apprêts, qu'il faut finir.

JULIEN.

Le maire et l'église, j'y pense,
De c' pas je vais les avertir.

THÉRÈSE.

Et les bouquets,
Et la blanche couronne,
Qu'aujourd'hui je lui donne,
Ils devraient être prêts!

(*Elle sort au dehors.*)

MARGUERITE.

Un peu d' courage,
La paix, je gage,
Et le bonheur
Rentreront dans ton cœur.

ENSEMBLE.

Dépêchons nous, l'heure s'avance;
Il ne nous reste qu'un moment;
Allons, un peu de diligence,
Et que tout soit prêt à l'instant.

(*Jolibois sort par la gauche; Julien à droite, Bertrand rentre, suivi de Marguerite. Marie reste seule.*)

SCÈNE XIV.

MARIE, *puis* THÉRÈSE.

MARIE.

Je viens de les embrasser... peut-être pour la dernière

fois. Ah! s'ils savaient... partons... si je les revoyais, j
n'en aurais plus le courage. (*Elle va pour sortir par le fon
du théâtre.*) Grand dieu! Thérèse!

THÉRÈSE.

Tu m'attendais, je parie? Moi aussi, je pensais à toi..
Vois-tu cette couronne... c'est une surprise que je te mé
nageais; essaie-là.

MARIE.

Merci... ma sœur...

THÉRÈSE.

Comme tu me dis ça: on dirait que tu es fâchée contr
moi.

MARIE.

Oh! peux-tu penser...

THÉRÈSE.

Eh bien! à te parler franchement... depuis quelqu
temps je m'en voulais aussi un peu... je n'étais pas con
tente de moi... il me semble que je ne prenais pas asse
de part à ton bonheur... mais à présent ce n'est plus ça.

MARIE, *à part.*

Si on venait...

THÉRÈSE.

J'ai fait des réflexions... j'ai aussi mon petit plan d
bonheur... d'abord je ne me marierai pas... c'est décidé..
je resterai avec vous... j'éleverai vos enfans... Il me sem
ble qu'on doit être heureuse, quand on voit contens tou
ceux qui vous entourent.

MARIE.

N'entends-tu pas venir quelqu'un?

THÉRÈSE.

C'est sans doute la noce.

MARIE.

La noce!

THÉRÈSE.

Ils viennent te chercher... et ta toilette? Dépêche-t
donc... moi je vais distribuer les bouquets, et je cour
t'attacher ta couronne.

MARIE, *avec attendrissement.*

Adieu, ma sœur.

(*Elle rentre dans la ferme.*)

THÉRÈSE.

Eh! va donc... Ah! mon dieu! mon dieu! je n'aurai jamais fini... Babet! Françoise! vite les fleurs.

SCÈNE XV.

JULIEN, MARGUERITE, BERTRAND, THÉRÈSE, PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR *de Lévcadie.*

(*Pendant ce Chœur, Thérèse distribue ses bouquets.*)

Chantons, amis; célébrons l'hyménée!
Célébrons tous l'heureux lien,
Qui va bientôt unir la destinée,
Et de Marie et de Julien.

BERTRAND.

C'est bien, mes amis, voilà de l'exactitude.

JULIEN.

Où donc est la mariée?

THÉRÈSE.

A sa toilette.

JULIEN.

C'est juste... Comme elle sera jolie!

THÉRÈSE.

Je vais lui attacher le bouquet... On dit que ça porte bonheur aux jeunes filles.

(*Elle rentre dans la ferme.*)

SCENE XVI.

MARGUERITE, JULIEN, JOLIBOIS, BERTRAND.

JOLIBOIS.

Oh! la bonne histoire!... il faut que je vous conte ça.

TOUS.

C'est Jolibois!

JOLIBOIS.

Imaginez-vous que je viens du château... Il paraît que ce M. Édouard est un gaillard...

JULIEN.

Tu vas encore nous dire quelque folie.

JOLIBOIS.

Je peux bien dire... la mariée n'est pas là... et les jeunes filles peuvent ne pas écouter. (*Les jeunes filles s'approchent.*) C'est égal... je parlerai à mots couverts. (*Pendant ce récit, Bertrand, Julien et Marguerite paraissent dans l'inquiétude, et regardent si Marie ne vient pas.*) Voyez-vous; M. de Mireval est un luron qui aime les voyages... mais qui n'aime pas à voyager seul... Pas plutôt arrivé, il repartait déjà... Les chevaux étaient à la voiture... je me présente à la troisième position, la main au shako, comme ça se fait quand on a de l'usage... C'est bon, c'est bon... qu'il me dit en levant la glace... et qu'est-ce que je vois? Ça va-t'il faire du bruit dans l'endroit!... Je vois un tablier bleu et un petit bonnet, qui se cachaient dans le fond de la voiture... Je parierais que c'est une jeune fille du village. Je voudrais bien savoir laquelle... si c'était... cependant les voilà bien toutes.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *accourant.*

Mon père! Marie n'est plus à la ferme.

TOUS.

Marie!

THÉRÈSE.

Je l'ai vainement appelée... la porte du jardin est ouverte.

BERTRAND.

Grand Dieu!

TOUS.

C'était Marie!

BERTRAND.

Je suis déshonoré!

MARGUERITE.

Ma fille!

(*Elle s'évanouit. — On se précipite dans la maison. — Bertrand et Julien restent attérés. — La toile tombe sur ce tableau.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre de la ferme de Bertrand. — Au fond, une porte et deux fenêtres. — Deux portes latérales. — A gauche, une cheminée. — A droite, une table.

SCENE PREMIERE.

BERTRAND, THÉRÈSE, MARGUERITE, PAYSANS, PAYSANNES.

(*Marguerite est assise, tournée contre la cheminée; elle est en habit de fête, Thérèse est derrière elle, un bouquet au côté. — Les paysans, les paysannes, sont rangés des deux côtés de la scène.*)

BERTRAND, *serrant la main à un homme qui sort et que le public ne doit pas apercevoir.*

Au revoir, mon garçon, mon gendre. (*Aux paysans.*) Mes amis, c'est bien à vous d'être venus signer au contrat de Thérèse. Sans adieux, c'est à neuf heures la cérémonie.

CHŒUR.

AIR : *Honneur, honneur et gloire.* (de la Muette.)

Oui, pour ce mariage,
Bertrand, comptez sur nous;
Chacun, sera je gage,
Fidèle au rendez-vous.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

BERTRAND, MARGUERITE, THÉRÈSE.

BERTRAND.

Eh bien, Thérèse; si on t'avait dit, il y a un an, que tu te marierais aujourd'hui.

THÉRÈSE, *l'interrompant.*

A un homme que j'aimerais... oh! je ne l'aurais jamais cru.

BERTRAND.

Tu le vois, une année produit bien des changemens: tu es heureuse, à présent.

THÉRÈSE.

Oh oui; mais vous mon père!

BERTRAND.

Il est des peines que le temps ne peut effacer.

THÉRÈSE.

Il peut au moins les adoucir.

BERTRAND.

AIR : *Vaudeville de Psyché.*

Sur moi, le temps a passé sans m'atteindre,
Ma peine est là... je souffrirai toujours;
Un jour seul'ment, elle pourra s'éteindre,
Et ce sera le dernier de mes jours.
Ah! jusqu'ici, comment ai-je pu vivre?
Tout ce qu'a fait pour moi le temps,
C'est de m'apprendr' qu'un père peut survivre,
Au déshonneur de ses enfans.

THÉRÈSE.

Mon père!...

BERTRAND.

Et ta mère, hélas!... plus d'espérance... le temps ne lui a pas rendu la raison. (*Allant à elle.*) Marguerite, femme, c'est aujourd'hui un jour de fête, nous marions Thérèse...

THÉRÈSE.

Ma bonne mère...

BERTRAND.

Sa présence me fait mal au milieu de ces préparatifs de noces : éloigne la, je t'en prie.

THÉRÈSE.

Venez, ma mère.

BERTRAND, *à part.*

Chassons ces idées, tâchons d'être tout entier à son bonheur : puisse-t-il me faire oublier... (*On entend frapper à l'une des portes latérales, Thérèse fait rentrer sa mère et revient en scène.*) Qui est-ce donc qui nous vient par la porte du jardin? (*On frappe de nouveau.*) Eh! entrez donc ; chez nous point de façons.

SCÈNE III.

THÉRÈSE, JOLIBOIS, BERTRAND.

JOLIBOIS, *entr'ouvre la porte à droite il a le sac sur le dos.*

Ils sont tous partis... il n'y a plus que la famille.

BERTRAND.

Comment, c'est toi Jolibois? sois le bienvenu, mon garçon.

THÉRÈSE, *rentrant en scène.*

Bonjour, M. Jolibois.

JOLIBOIS, *à part.*

Allons, Jolibois, mon garçon, voilà le moment.

THÉRÈSE.

Que je vous débarrasse de votre sac.

JOLIBOIS.

Ça ne peut pas nuire ; mais ce n'est pas encore là ce qui me pèse le plus. Ouf!

BERTRAND.

Tu es en retard ; ça n'est pas beau pour un militaire...

JOLIBOIS, *vivement.*

Allez-donc plus vîte avec des souliers de satin.

BERTRAND.

Qu'est-ce que tu dis donc?

JOLIBOIS, *embarrassé.*

Je disais, voyez-vous, père Bertrand... (*A part.*) Com-

ment lui conter ça. (*Haut.*) Père Bertrand. (*A part.*) Il faut cependant bien le prévenir; je ne peux pas aller lui dire tout de suite....

BERTRAND.

Eh! mon garçon, qu'est-ce que tu as donc, tu me fais l'effet d'un conscrit à son premier coup de feu.

JOLIBOIS, *à part.*

Il va se fâcher, c'est sûr.

BERTRAND.

Mais j'y songe, tout ce que je vois... (*Avec sévérité.*) Est-ce que tu n'aurais pas ton congé?

JOLIBOIS.

Je suis en règle personnellement: j'ai fini mon temps.

BERTRAND.

Cependant tu as quelque chose... Voyons, parle.

JOLIBOIS.

Père Bertrand, ne vous seriez-vous jamais trouvé dans une situation où on veut, où on ne veut plus... où on a envie de parler... et encore plus de se taire... où la pitié... la timidité... l'émotion... la peur d'être refusé... Voyez-vous...

AIR : *Ah! si Madame me voyait.*

Ça fait un singulier effet,
Quand à d'mander on se dispose;
D'abord on sent là quelque chose,
Et puis après, voilà c' que c'est.

BERTRAND.

Que de peine à venir au fait!

JOLIBOIS.

De frayeur on a l'âme atteinte,
Tout le monde s'y trouve pris.

BERTRAND, *avec reproche.*

Moi j'ai toujours parlé sans crainte,
Quand j' demandais à des amis.

JOLIBOIS.

Oh! mon Dieu... s'il ne s'agissait que d'argent, de danger... Que sais-je, moi.. Je vous dirais, sans façon, père Bertrand, j'ai besoin de vous...

BERTRAND.

Enfin, de quoi s'agit-il?

JOLIBOIS.

Père Bertrand...

THÉRÈSE.

(*Pendant le couplet Thérese a été chercher un verre et une bouteille, et dit à Jolibois :*)

Tenez, ça vous donnera des forces.

JOLIBOIS.

Ma foi ça vient bien à propos. (*Il boit.*) Père Bertrand, vous m'avez invité à la noce?

THÉRÈSE.

Et de bon cœur...

JOLIBOIS.

Ce n'est pas de cela qu'il est question. Je suis invité; bon! mais je suis invité seul.

BERTRAND.

Eh bien?

JOLIBOIS.

Eh bien! quand on n'a qu'une invitation, et qu'on est deux.

THÉRÈSE.

Comment, c'est ça qui vous tourmente?

BERTRAND.

Tu pourrais penser que quelqu'un que tu nous amènes, ne sera pas bien reçu chez nous?

JOLIBOIS.

Dame! tout le monde ne fait pas plaisir à voir.

BERTRAND.

Les braves gens!... et je suis bien sûr que tu n'en connais pas d'autres.

JOLIBOIS.

Je n'en répondrais pas... Qui est-ce qui n'a pas quelque petite chose à se reprocher?

AIR : *T'en souviens-tu?*

Père Bertrand, dans ce monde, je pense,
Il faut toujours, ça me paraît sensé,
Quand ça n' serait que par prudence,
Fermer les yeux sur le passé.
Je n' suis pas d' ceux qui font les bons apôtres;
Mais entre nous, v'là mon avis à moi,
C'est qu'on n' doit pas répondr' des autres,
Quand on n' peut pastoujours répondr' de soi.

BERTRAND, *à demi-voix*.

Je comprends, et si tu ne veux parler que de quelques folies de jeunesse...

JOLIBOIS, *bas*.

Oui, père Bertrand.

BERTRAND.

Dont on se repent...

JOLIBOIS, *plus haut*.

Oh! oui, père Bertrand.

BERTRAND.

Après les avoir payées un peu cher...

JOLIBOIS, *très-haut*.

Eh bien! oui, père Bertrand.

BERTRAND.

Je sais ce que c'est, rassure-toi; je suis indulgent, et pourvu que le cœur soit bon...

JOLIBOIS.

Oh! pour bon, il l'est, j'en répondrais comme du mien...

BERTRAND.

Alors, il y a de la ressource.

JOLIBOIS.

Ah ça! c'est donc bien entendu, vous me promettez de ne pas me faire affront; je compte sur votre parole, père Bertrand, et sur la vôtre, Mam'zelle Thérèse. Quant à la mère Marguerite... Mais où est-elle donc, la mère Marguerite? je ne la vois pas.

THÉRÈSE.

De grâce...

JOLIBOIS.

Ah! c'est vrai, Julien me l'a écrit.

BERTRAND.

Pauvre mère!..

JOLIBOIS.

Quoi! toujours... Je fais une réflexion, j'ai bien envie de ne pas vous amener la personne.

BERTRAND.

Je le veux.

THÉRÈSE.

Nous l'exigeons.

JOLIBOIS.

Puisque vous l'exigez... Mais rappelez-vous bien que vous l'exigez. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

THÉRESE, BERTRAND.

THÉRÈSE, *à part.*

Il va revenir, ne perdons pas de temps. (*haut.*) Mon père, lorsqu'il est entré, j'allais vous demander une grâce...

BERTRAND.

S'il est en mon pouvoir de te l'accorder...

THÉRÈSE.

Ce contrat assure mon bonheur, mais un seul article me fait bien de la peine... consentez à le retrancher, et je n'aurai rien à désirer.

BERTRAND, *la prévenant.*

Ne me parle pas de ta sœur.

THÉRÈSE.

Elle est aussi votre fille.

BERTRAND.

Elle ne l'est plus.

THÉRÈSE.

Mon père!...

BERTRAND.

C'est en vain que j'ai cherché son perfide ravisseur.

THÉRÈSE.

Hélas! il est vrai qu'aucune nouvelle...

BERTRAND.

Elle a bien fait; ses lettres, je les aurais brûlées sans les lire...

THÉRÈSE.

Le pardon est la vengeance d'un père, et si un jour le repentir la ramenait malheureuse...

BERTRAND.

Je la chasserais.

THÉRÈSE.

Voulez-vous donc lui ôter tout moyen de revenir à la vertu?

AIR : *Faut l'oublier.*

Cédez, cédez, à ma prière,
Laissez fléchir votre courroux.
Ma sœur, peut-être, loin de nous,
Songe à revenir chez son père ;
Laissez-lui du moins l'avenir.
Ah ! pour elle, usez d'indulgence :
Le ciel pardonne au repentir,
Il l'encourage en sa clémence,
Est-ce à vous de le retenir ?

BERTRAND.

Tu veux que je lui pardonne... Eh ! le pourrais-je sans accepter le déshonneur qui la suivra partout ?... Non, jamais !

SCÈNE V.

MARIE, JOLIBOIS, THÉRÈSE, BERTRAND.

JOLIBOIS, *conduisant Marie.*

Venez, Mam'zelle Marie ; du courage ! tout est arrangé.

THÉRÈSE.

C'est une femme... Ma sœur !...

(*Elle se jette dans ses bras.*)

JOLIBOIS.

AIR : *La voix de la patrie.* (de Wallace.)

Allons, tenez votre promesse,
Bertrand, embrassez votre enfant.

BERTRAND.

Elle gardait à ma vieillesse,
Ce nouvel outrage...

JOLIBOIS.

Comment ?

THÉRÈSE.

Mon père !...

BERTRAND.

Allons, fuis, misérable !
Respecte au moins notre douleur.

JOLIBOIS.

Bertrand, soyez donc raisonnable.

BERTRAND.

Sa présence me fait horreur.

ENSEMBLE.

Vraiment, ma colère est extrême,
Sors d'ici... fuis à l'instant même;
N'approche pas;
Loin de ces lieux, porte tes pas.

JOLIBOIS, THÉRÈSE.

Vraiment, sa colère est extrême,
Eh quoi! sortir à l'instant même.
Que faire, hélas!
Grand dieu! grand dieu! quel embarras!

JOLIBOIS.

Eh bien! père Bertrand, qu'est-ce que ça veut dire?

BERTRAND.

Laissez-moi! laissez-moi!

THÉRÈSE.

Oh! je vous en prie!

JOLIBOIS.

Je croyais que votre parole...

BERTRAND, *avec fureur concentrée.*

Je l'ai promis... oui, elle restera; mais rien ne peut me forcer à la voir... à lui parler... je la regarderai toujours comme une étrangère au milieu de nous, et sa présence, comme mon plus mortel chagrin!

(*Il rentre dans la chambre de Marguerite.*)

SCÈNE VI.

MARIE, THÉRÈSE, JOLIBOIS.

THÉRÈSE, *à Marie, qui est assise.*

Ma sœur, ma bonne sœur!...

JOLIBOIS, *se promenant à grands pas.*

Jour de dieu! nous verrons!...

THÉRÈSE.

Sèche tes larmes.

JOLIBOIS.

Vous ne la repoussez pas ; eh bien ! vous êtes une bonne fille.

THÉRÈSE.

Parlez à mon père.

JOLIBOIS.

Je lui ferai bien entendre raison. La franchise avant tout... Quand on a quelque chose sur le cœur, on le dit, et c'est fini.

THÉRÈSE.

Tâchez de le fléchir.

JOLIBOIS.

Croit-il donc me faire aller comme ça, parce que... Eh bien ! moi aussi, j'ai fait une campagne, et pour l'honneur du régiment, on verra...

THÉRÈSE.

M. Jolibois, de la prudence...

JOLIBOIS.

Ça ne m'arrive pas souvent de me mêler des affaires des autres, mais une fois que la bombe est lancée...

(*Il suit Bertrand.*)

SCENE VII.

MARIE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Pauvre sœur, combien il y a de temps que je ne t'ai pressée dans mes bras !

MARIE.

Toi seule ne me repousses pas.

THÉRÈSE.

Mon père te pardonnera.

MARIE.

Je n'espérais pas même qu'il daignerait m'accabler de ses reproches... Malgré sa sévérité, le son de sa voix me faisait encore plaisir... Mais ma mère, elle n'était pas là... réponds.... où est-elle ?... Tu hésites... Grand dieu !...

(*Elle se lève.*)

THÉRÈSE.

Rassure-toi : elle est ici.

MARIE.

Ah! conduis-moi près d'elle.

THÉRÈSE.

Je ne le puis; elle est souffrante, et ta vue, dans ce moment...

MARIE.

Je comprends : elle ne veut plus me revoir...

THÉRÈSE.

N'accuse pas sa tendresse!

MARIE.

Je vois maintenant toute l'horreur de mon sort... Que vais-je devenir!....

THÉRÈSE.

Si mon père n'était pas touché de nos larmes, s'il te repoussait... eh bien, Marie, tu resteras avec moi : quel que soit ton sort, je le partagerai.

MARIE.

Ah! rien de commun entre nous... Pour toi, l'estime, l'amitié, le bonheur... pour moi, la honte, le mépris, peut-être la pitié!...

THÉRÈSE.

Ma sœur, il y a souvent plus de courage à revenir à la vertu, que de faiblesse à l'abandonner... Le repentir...

MARIE.

Le repentir, c'est ta voix qui l'a fait naître dans mon âme. Jusqu'ici, elle n'avait connu que le désespoir d'un amour trompé.

THÉRÈSE.

Combien tu as dû souffrir!

MARIE.

Souffrir! il était avec moi... une seule idée, un seul désir remplissait mon cœur... Le croiras-tu? mon père, ma mère, toi, ma sœur, j'avais tout oublié : il était là... Si la voix de la nature voulait se faire entendre, mille voix s'élevaient contre elle... mon âme était déchirée! Tous mes vœux étaient prévenus, je n'avais pas le temps de désirer, pas la force de penser que, malgré ses sermens, je n'étais pas encore sa femme... je ne m'apercevais même pas que l'amour qu'il avait pour moi diminuait de jour en

jour. Tout-à-coup, le charme disparut... Ecoute. Depuis quelques jours, je l'avais vainement attendu... Pourtant, me disais-je, il reviendra... et j'attendais encore, lorsqu'un écrit fatal vint m'ouvrir les yeux... Il me montra que j'étais la plus coupable et la plus malheureuse des femmes... j'étais abandonnée!... Je regardai autour de moi, toute effrayée; je vis les gens chargés de me servir, sourire entr'eux en m'observant... Oh! que leurs mépris m'ont fait payer cher l'empire que j'avais exercé sur eux! Hors de moi, j'abandonnai l'Angleterre, qui nous avait servi de retraite, j'arrivai en France... mon cœur me conduisait sans réflexion vers le lieu de ma naissance; mais en approchant du toit paternel, je sentis mon courage m'abandonner, et si je n'avais pas rencontré le frère de Julien, je n'aurais jamais eu la force d'arriver jusqu'à vous.

THÉRÈSE.

Le ciel qui nous a réunies... te réserve encore des jours de bonheur.

MARIE.

Le bonheur... oui, il était fait pour moi... le moment était arrivé... j'allais l'épouser.

THÉRÈSE.

Julien!

MARIE.

Je n'osais prononcer son nom. Oh! ma sœur, tu as compris ma pensée... parle-moi de lui. Tu te détournes, que vois-je! ces fleurs... ces vêtemens... Thérèse, tu te maries...

THÉRÈSE.

Oui... ma sœur.

MARIE.

Aujourd'hui...

THÉRÈSE.

Oui.

MARIE.

Le nom de ton époux?

SCÈNE VIII.

MARIE, THÉRÈSE, JULIEN.

JULIEN, *accourant du fond.*

Me voilà.

MARIE, *l'apercevant.*

Julien... ton... époux?

(*Un premier mouvement lui fait repousser la main de sa sœur. — Elle la reprend bientôt, et la serre avec affection.*)

JULIEN, *à part.*

Quelle est cette étrangère?

THÉRÈSE, *allant à lui.*

Mon ami, du courage! c'est elle. (*étonnement de Julien.*) C'est Marie.

JULIEN.

Marie!

THÉRÈSE.

De la prudence.

JULIEN.

Mademoiselle, ne craignez pas de reproches de ma part, je serais injuste. Je n'avais à vous offrir que de l'amour... et une modeste fortune; cela ne suffisait pas à vos désirs; vous avez cherché plus haut.

MARIE.

Quelle humiliation!

JULIEN.

Nous nous étions promis, il est vrai, de nous aimer toute la vie. Eh bien! nous avons manqué tous deux à nos sermens.

MARIE.

Moi seule, je suis coupable.

THÉRÈSE.

Oh! ne l'accable pas.

JULIEN.

Ce que j'en dis, Mam'zelle Marie, n'est pas pour vous offenser; loin de moi une pareille idée!

AIR *d'Aristippe.*

Je ne sais pas... mais entre nous, je l' pense,
C'est p't être l'effet d' notre ancienne amitié;
Mais dans votr' peine, et dans votre souffrance,
Il m' sembl' toujours que je suis de moitié :
Si j'avais l'âme assez peu généreuse
Pour conserver l' désir de me venger,
Est-c', dites moi, quand j' vous r'trouv' malheureuse
Que je voudrais vous affliger ?...

JULIEN.

Chère Thérèse, qui sait mieux que toi les larmes et le désespoir qui égarèrent ma raison, lorqu'elle me fut ravie? Je voulais mourir, mais un ange de bonté, de douceur, ramena la paix dans mon âme. Sa douleur calme et résignée me fit rougir de mon égarement. Nous pleurâmes ensemble. Dès-lors, chère Thérèse, mon cœur te fut ouvert. Tout surpris, je découvris dans mon âme un sentiment nouveau, un bonheur que je n'avais jamais compris. Tu devinas mon amour, et tu ne pus me cacher que j'avais su toucher ton cœur. Si j'avais pu t'aimer davantage, l'aveu que tu me fis alors...

THÉRÈSE.

Julien, Julien...

JULIEN.

Le nom de Marie sera toujours dans mon souvenir, uni à la plus franche amitié. Mais... mon amour, ma vie... pour toi... pour toi seule. (*On entend dans le lointain une musique villageoise, qui se fait entendre par intervalles, pendant les deux scènes suivantes.*) Ce sont nos amis.

THÉRÈSE.

Pauvre sœur!

JULIEN.

Le voilà enfin, ce moment tant désiré!

SCÈNE IX.

MARIE, THÉRÈSE, JOLIBOIS, JULIEN.

JOLIBOIS.

J'entends le rappel... présent sous les armes.

JULIEN, *l'apercevant.*

Mon frère...

JOLIBOIS.

Julien... (*Ils s'embrassent.*) reçois mon compliment.

JULIEN.

De tout mon cœur.

THÉRÈSE, *à Jolibois, avec inquiétude.*

Eh bien! mon père?

JOLIBOIS.

Vous valez mieux que lui.

MARIE.

Pourquoi m'avez-vous ramenée?

JULIEN.

C'est toi, frère? Ah! je te remercie, tu as bien fait.

JOLIBOIS.

Si j'ai bien fait... oh! je ne m'en repens pas.

(*La musique se fait entendre de plus près.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, BERTRAND.

BERTRAND, *avec précipitation.*

Les voici... Sortons, qu'ils ne soient pas témoins de ma honte... qu'ils n'entrent pas ici. (*Prenant Julien et Thérèse par la main.*) Venez... je suis fier de vous conduire à l'autel, mes enfans... mes deux enfans.

JOLIBOIS.

Eh bien! Mam'zelle Marie, vous ne venez pas avec nous? (*S'en allant.*) Faut cependant bien que je trouve une fille d'honneur.

SCENE XI.

MARIE, *seule.*

(*Le Chœur des Villageois se fait entendre au dehors. — Marie suit des yeux le cortége, avec la plus vive émotion, jusqu'à ce que la musique ait cessé.*)

Ils s'éloignent... tout a disparu... dans un instant ils

seront unis. (*On entend la cloche du village. — Marie se met à genoux. — Moment de silence*) Unis... Julien... Julien... (*Vivement, en se relevant.*) Ah! chassons cette idée... Elle marchait à l'autel, entourée d'étrangers... et sa sœur n'était pas avec elle... avec elle... ma présence y aurait porté le trouble... et mon père, il m'aurait chassée. C'en est fait... son cœur m'est fermé pour toujours... il me l'a dit... je ne suis qu'une étrangère au milieu d'eux... et ma présence est un outrage... Ah! c'est à moi de fuir cette maison que je lui rends odieuse. Je partirai... je le dois... je le veux... fuyons... Je le sens, le ciel a pitié de moi, je n'aurai pas long-temps à souffrir... Mais ma mère... je ne sortirai pas sans l'avoir vue... Elle est là... je cours me jeter à ses pieds... Que vais-je faire?... elle est souffrante, et ma présence... mais partir dans cette cruelle incertitude...

SCÈNE XII.

MARGUERITE, MARIE.

(*Marguerite sort de la chambre voisine. — Marie, à son approche, s'enfuit à l'extrémité de la scene. — Marguerite s'asseoit sur un fauteuil.*)

MARGUERITE.

Viens donc... Tu es là, Thérèse?

MARIE, *s'approchant.*

Ma mère, ma mère, pardonnez à votre malheureuse enfant!

MARGUERITE.

C'est toi, Thérèse?

MARIE, *se relevant avec effroi.*

Grand dieu!... ces traits altérés, ce regard fixe... Ma mère!... Elle ne me reconnaît pas... elle a perdu la raison, et c'est moi!... Ah! je me fais horreur!

MARGUERITE.

Viens donc m'embrasser.

MARIE.

Je n'oserai jamais; mais sa main, du moins, que je la presse contre mes lèvres!

MARGUERITE, *la caressant.*

Plus que toi! Thérèse!

MARIE.

Quel horrible tourment!... Quoi, ma bonne mère, vous ne me reconnaissez pas?... Marie, je suis Marie!

MARGUERITE.

Ah! oui, Marie!

MARIE.

C'est moi.

MARGUERITE.

Là bas... bien loin...

MARIE.

Plus d'espérance!... Et voilà l'état où je l'ai réduite pour prix des peines que lui donna mon enfance... Qu'au moins mes soins puissent soulager sa souffrance!... Je ne partirai pas... le devoir m'enchaîne auprès d'elle, nuit et jour je veillerai à ses côtés...

MARGUERITE.

Parle, parle toujours... ta voix, elle va là...

MARIE.

Me reconnaîtrait-elle?... Ma mère! (*L'orchestre joue en sourdine la ritournelle d'un air gai, que Marguerite cherche à se rappeler.*) Quel souvenir?... Cet air est celui de mon enfance, qu'elle aimait tant à me faire répéter. Oh! s'il pouvait lui rappeler...

(*L'orchestre reprend le même motif; Marguerite semble éprouver du plaisir et encourager un enfant.*)

AIR NOUVEAU DE M. ROGAT.

Aux plaisirs de l'enfance,
Abandonne ton cœur;

Lorsque l'amour commence
Il n'est plus de bonheur!

(*Marguerite est très émue ; elle semble suivre les mouvemens d'une danse; mais Marie ne danse pas.*)

SUITE DE L'AIR.

Ne crains pas les regrets;
Ces jeux, de ton enfance,
Plaisirs de l'innocence,
N'en entraînent jamais.
Quand l'amour vient ensuite,
Arrivent les tourmens;
Ah! répete bien vite,
Pendant qu'il en est temps :
Aux plaisirs de l'enfance, etc.

(*L'émotion de Marguerite est à son comble; elle tend les bras à sa fille qui, après avoir hésité, court s'y jeter. — Marguerite la serre contre son cœur, mais sentant une robe de soie, elle la repousse, en faisant signe que ce n'est pas elle.*)

Ah! ce sont ces vêtemens... sans eux... peut-être...

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, TOUS.

(*A l'entrée du chœur, Marie se retire sur l'un des côtés de la scène. — Julien et Thérese s'approchent d'elle avec affection. — Bertrand s'asseoit d'un air morne, sur le côté opposé à celui où est Marguerite.*)

AIR NOUVEAU DE M. ROGAT.

Amis, c'est un jour d'allégresse!
Chantons, chantons cet heureux jour!

JOLIBOIS.

Plus bas... vous voyez leur tristesse.

CHŒUR, *très piano.*

Eh quoi! Marie est de retour?

BERTRAND.

Amis, partagez mes tourmens,
Voyez la honte, l'infamie
Qui s'attache à mes cheveux blancs.

THÉRÈSE, *à son père.*

Ah! si ma sœur fut bien coupable,
Elle se repent aujourd'hui.

JULIEN, *suppliant.*

Pèr' Bertrand, le malheur l'accable...

JOLIBOIS.

Allons, allons, pardonnez-lui!

BERTRAND.

Je l'ai promis, j'y consens; mais j'ordonne...
Qu'elle quitte ces vêtemens,
Le déshonneur de mes vieux ans,
Et qu'à l'instant on lui redonne
Ceux qu'elle avait jadis aux champs.

(*Un groupe de jeunes filles entourent Marie; on substitue à sa robe de soie, un jupon de bure; on lui met sur le cou un petit mouchoir.*)

(*L'orchestre reprend à la sourdine, le motif de la ronde* : Aux plaisirs de l'enfance. — *Marguerite semble imposer silence aux chants. — La joie brille dans ses yeux. — En ce moment, Marie se présente à elle, sous son costume villageois.*)

MARGUERITE, *la reconnaissant.*

Marie!... ma fille!... (*Etonnement général.*) Bertrand, Thérèse, Julien n'est ce pas un rêve? (*Bertrand attendri, se détourne de Marie qui est allée se jeter à ses pieds.*) Bertrand, tu repousses notre enfant?...

BERTRAND, *tendant les bras à Marie.*

SUITE DE L'AIR.

Puisqu'en ce jour elle me rend sa mère,
Moi, je lui rends mon amitié!

TOUS.

Il lui pardonne... Il est bon père!
Bertrand lui rend son amitié.

CHŒUR.

Amis, c'est un jour d'allégresse!
Chantons, chantons cet heureux jour!
Chez ses parens, moment d'ivresse!
Marie est enfin de retour.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2330
L65N6

Laurençot, Charles Henri Ladis
La nouvelle Clary